

N° 1. — JUILLET 1912

EN MARGE

Publication Mensuelle

SOMMAIRE

1. AU LECTEUR. — 2. L'INELUCTABLE CONFLIT. — 3. UNE
OPINION SUR LES ANARCHISTES. — 4. L'ART ET LA RÉVOLTE
(FRAGMENT). — 5. L'AÉROPLANE. — 6. LE FUTURISME.
7. LE DROIT DE JUGER. — 8. A PROPOS DE JEAN-JACQUES
ROUSSEAU.

ÉDITEUR : LÉON DE ROOS, 29, RUE CLÉMENTINE
LAEKEN - BRUXELLES

Le Fascicule :
fr. 0.15

Abonnement l'an :
2 francs

WALTHÉOGLI

BIBLIOTHÈQUE

1527

15 juillet 1912.

Au Lecteur,

La fréquentation des milieux littéraires, surtout ceux où se cuisinent les petites revues *artistiques* nous a mené à considérer la parution d'*En Marge* comme nécessaire, indispensable.

En Marge ne compte que trois collaborateurs qui estiment que toutes les revues sont prodigues de talents littéraires et autres, que pas une ne compte pour le moins un ou deux génies indiscutables; mais qu'à part ces manifestations éblouissantes jamais une *Idee* n'y germe, jamais les tendances modernes n'y sont défendues et que le prosélytisme y est inconsidéré s'il n'est intéressé.

Ne t'attends donc pas, lecteur, à trouver dans ces modestes feuilles les digestives poésies qui fleurissent dans tes revues habituelles, les potins, les salamalecs, ou les innocentes critiques qui consacrent tous les talents.

Si tu es, comme nous, inquiet de tous les efforts de la pensée contemporaine, curieux des tendances nouvelles en Art et si tu es un homme libre ou en voie de le devenir, tu priseras les critiques violentes et passionnées de la vie qui passe, les spéculations philosophiques que nous te proposerons.

EN MARGE.

L'INÉLUCTABLE CONFLIT

SI, DÉTOURNANT la vue des réalités ambiantes qui le consternent ou l'exaspèrent, l'observateur en quête d'un spectacle reposant regarde dans le passé — espérant y trouver l'oasis de ses rêves harmoniques — il reste déçu par l'universalité d'un phénomène d'aspect désordonné et chaotique justement dénommé *la guerre des pauvres contre les riches*.

Toutes les époques, toutes les civilisations, tous les pays ont éprouvé cette lutte meurtrière, constante par son origine, variable quant à ses formes, des non-possédants contre les possédants.

Bien que l'Histoire — l'Histoire officielle, s'entend — n'en fasse guère mention (sauf en cas d'insurrections, d'émeutes ou de jacqueries trop conséquentes pour rester dans l'oubli) il est permis de dire que la guerre du Pauvre contre le Riche domine les siècles écoulés comme elle domine encore l'heure présente. C'est le fait capital des sociétés autoritaires. C'est la grande tragédie sociale qu'ont subie les générations disparues. C'est le grand drame contemporain auquel, tous, nous participons.

La guerre du Pauvre contre le Riche se poursuit sans présenter d'armistices ni de trêves, sans connaître de pactes d'entente ni de contrats de désarmement. Elle est universelle et éternelle. Née d'antagonismes fonciers, elle permane, dans le temps et l'espace, calme ou violente, aiguë ou latente, pareille à

une force volcanique qui gronde en son cratère, s'échappe tumultueusement au-dehors, s'apaise par là, puis rejaillit encore...

En vain les pasteurs de peuples, à tous les âges et dans toutes les contrées, ont cherché à refouler, à comprimer les révoltes du pauvre : ils n'y sont point parvenus. En vain ils ont produit d'ingénieuses théories, inventé d'habiles stratagèmes pour détourner de leurs têtes les légitimes colères d'en bas, ils n'ont pu se flatter, à aucun moment, d'avoir réalisé l'étouffement projeté ni d'avoir instauré une paix sociale procédant du *consensus* universel. Toujours et toujours leurs plans ont échoué, leurs calculs ont été déjoués, leurs désirs sont demeurés insatisfaits. Pourtant que n'ont-ils pas imaginé et mis en œuvre, soit pour donner aux pauvres des motifs de résignation suffisante, soit pour procurer aux riches un semblant de justification rationnelle à leur domination ?...

Quand la fable du législateur providentiel aux inviolables décrets impartissant à chacun une destination sociale irrévocable dut être abandonnée, quand la faillite de l'Eglise — consolatrice des affligés et pacificatrice des âmes — fut évidente et que la stérilité des mythes, illusions et mirages religieux ne prêta plus à discussion, les pasteurs de peuple — rejetant le fatras des concepts théocratiques (droit divin, etc...) qui, si longtemps, avaient inspiré leurs systèmes — se rabattirent sur les concepts démocratiques : droit social, souveraineté politique et autres. On les vit alors — au lendemain de la grande tourmente révolutionnaire de quatre-vingt-neuf qui avait failli consommer, au profit du Pauvre, la ruine définitive de l'ordre de choses séculaire — s'ingénier à prescrire des *Droits de l'Homme* mensongers et promulguer des Constitutions ou des Chartres hypocrites. Ils espéraient ainsi escamoter les révoltes toujours renaissantes et faire dévier sur

des nébulosités les espérances obstinément terre à terre et positives.

L'échec de la manœuvre démocratique ne tarda pas à s'affirmer aussi nettement que la faillite même du christianisme. L'effervescence des années quarante, les grandes grèves où le prolétariat, réduit à la plus misérable des conditions, manifesta ses désirs de *vivre en travaillant ou de mourir en combattant* firent choir les illusions des métaphysiciens bourgeois.

Le verbe passa aux économistes, théoriciens de la valeur, alchimistes de la Richesse et thaumaturges de la Propriété, mais le charabia de ces pseudo-savants — bien loin d'élucider le *logos* social et de trouver un fondement naturel au régime ploutocratique ne fit qu'envenimer les conflits et rendre, à la fois plus âpres et plus confus, les antagonismes. Les sophismes de l'Economie politique s'avéraient aussi incapables de résoudre les antinomies sociales, d'instaurer l'harmonie, que les antérieures spéculations des idéologues à la Jean-Jacques ou à la Voltaire. Force fut bien de s'en rendre compte.

La solution du problème eût nécessité de deux choses l'une : ou bien que les dépossédés reconnussent le droit supérieur des possédants et abdiquassent, de ce fait, tout droit à la révolte ; ou bien que les possédants — convaincus de l'iniquité dont ils bénéficient — fissent abandon de leurs privilèges dans une nouvelle nuit du 4 août. A ces conditions seulement la concorde eût pu s'établir dans la société sur les seules bases possibles de l'égalité et de la solidarité.

Démontrer aux pauvres qu'ils ont pour devoir de se soumettre, de se résigner, sans espoir de compensation aucune, il n'y fallait plus songer. Quant aux riches, l'idée de se dépouiller au profit

de la communauté sociale ne pouvait leur venir ou bien ils ne l'envisageaient qu'avec horreur. Bien résolus à jouir, envers et contre tous, au mépris de toute équité et de toute raison, il ne leur restait plus qu'à s'accomoder des conséquences tragiques de leur domination. Une dernière ressource s'offrait cependant pour leur permettre de satisfaire à leur appétit de logique, et de donner une apparence solide à leur philosophie. Ils s'en saisirent avec avidité. Les idées darwinistes avaient fait leur chemin en sciences naturelles, il ne s'agissait que de les adapter aux faits sociaux. En faisant appel à la LUTTE POUR LA VIE, à la SÉLECTION NATURELLE la casuistique bourgeoise, superbe d'impudence, eut tôt fait de démontrer aux pauvres qu'ils ne sont redevables de leur infériorité sociale qu'à leur infériorité organique et intellectuelle, que L'ÉLIMINATION DES FAIBLES, le TRIOMPHE DES FORTS, sont des faits naturels, partant *inéluçables* et qu'en conséquence il est utopique, fou et criminel de s'élever contre un *ordre* social immuable...

Si les possédants ne pouvaient prétendre, par de tels arguments, convaincre les pauvres — chose dont ils ne se souciaient guère d'ailleurs — par contre ils se conféraient à eux-mêmes une implacable rigueur d'attitude. Ils avaient enfin réussi à s'enraciner sur le roc de l'absolu dogmatique. *La lutte pour la vie* érigée en principe de vie sociale, les dispensait désormais de toute pitié, de toute inquiétude humanitaire ou altruiste. Froidement, avec une inaltérable sérénité de philistins ils allaient se livrer à la conquête du monde, s'adonner à une orgie qui rappelle les derniers jours des Romains, multiplier les rapines et les forfaits... Nous voyons aujourd'hui les maîtres à l'œuvre. Ils n'ont plus ni affectation sentimentale, ni hypocrisie de parade, ni mouvement de pudeur ou de retenue; ils sont cyniques dans la

féroçité et la goujaterie. *Etre les plus forts* : voilà la seule justification qu'ils invoquent au présent. La force brutale, la répression aveugle, insolente, la « manière forte », tel est l'*ultima ratio* qu'ils opposent, en tout lieu et en toute circonstance, aux récriminations et aux révoltes des esclaves. Le logicien s'étonne que des Constitutions, au sens archaïque, soient encore exhumées à de certains moments. Elles ne concordent plus avec aucun fait réel; elles sont en contradiction flagrante avec les affirmations du Pouvoir; elles ne semblent plus avoir de raison d'être que pour égayer les esprits sceptiques par leur anachronisme et par leur ironie. Et nul ne verrait d'inconvénient à ce qu'on remplaçât les vieilles devises inscrites aux frontons des monuments publics — bagnes ou hôtels de ville, casernes ou maisons d'Ecole — par la simple phrase (combien véridique!) de Joseph de Maistre : LE BOURREAU EST LA PIERRE ANGULAIRE DE L'ÉDIFICE SOCIAL...

* * *

Les possédants modernes (nous le constatons de façon tangible) ont anéanti toute chance de paix sociale, répudié tout esprit de concorde, toute propension vers l'entr'aide qui apparaît pourtant comme la condition essentielle à tout état social. Ils ont avoué leur impuissance devant le mal; ils en ont pris leur parti, mais par cette pensée que la force dont ils disposent suffira toujours à comprimer les révoltes. Mais par leur attitude même ils se sont attirés les colères systématiques des non-possédants. Ils auront toujours à faire face à un mouvement grandissant de révoltes qui — butté fatalement comme il l'est — finira, tôt ou tard, par emporter l'obstacle.

Quelle est donc la source fatidique de ce mortel conflit? Quelle est donc l'étincelle initiale qui tantôt sommeille et semble près de s'éteindre, tantôt se répand en gerbes incandescentes qui incendient le monde, allumant partout des foyers de guerre civile?

• Cherchons autour de nous et cherchons en nous-même. Interrogeons notre milieu externe et interrogeons notre psychologie. Nous trouverons d'un côté et d'autre les réalités corrélatives dont la méconnaissance a rendu infructueuses toutes les tentatives de pacification. Dans l'ordre physique et social la *propriété privée*, dans l'ordre moral et individuel, *l'instinct de révolte* : voilà les vraies et les seules causes de la discorde et de la guerre. Le sociologue et le psychologue qui ne se laissent pas égarer dans le domaine des métaphysiques et des religions sont d'accord pour le proclamer.

Du fait qu'un homme possède et qu'un autre n'a rien résulte fatalement la mésestimation. Du fait qu'un homme est placé sous la dépendance matérielle de son semblable dérivent la méfiance réciproque, l'envie, la haine : sources constantes de conflits. L'entente ne peut régner qu'entre égaux. L'harmonie ne peut s'établir qu'entre individus libres et autonomes. L'Entr'aide, la solidarité ne peuvent s'affirmer qu'entre humains équivalents en droits et en indépendance. Jamais l'Autorité — où qu'elle puise son principe — ne suppléera à ces indispensables conditions d'équilibre. Nécessairement partielle et arbitraire, elle ne pourra au contraire que rendre plus tendus et plus inexorables les rapports entre hommes inégalement pourvus.

Notre ennemi, c'est notre maître, a dit La Fontaine, le plus vivant, le plus populaire des socialistes. Il n'est pas de

vérité plus sublime et plus universelle. C'est le cri de révolte instinctive de la nature humaine humiliée et bafouée. L'homme qui n'a pas les moyens de vivre en indépendance et en dignité, ne se possède pas lui-même. Il n'est pas un homme au sens propre du mot. Il est la chose, la propriété d'autrui et il souffre de sa condition. Toutes les chansons berceuses qu'on lui fredonnera aux oreilles n'endormiront pas sa souffrance : toutes les duperies, tous les leurres qu'on essaiera de lui faire accepter ne l'empêcheront pas de se sentir esclave ; toute l'autorité qui s'appesantira sur ses épaules n'aura pas raison de sa protestation intérieure. Au plus profond de son « moi » bouillonneront toujours d'obscurs sentiments, de vagues aspirations vers la liberté. Et l'esclave se soulagera par la révolte parce que, seule, la révolte lui permettra de reconquérir une parcelle de son individualité.

Malgré toutes forces de compression et d'avachissement l'opprimé que consume un feu intérieur jamais éteint sera porté à affirmer, contre l'oppresseur, son énergie virile. La vie qu'il recèle, qu'il refoule, cherchera toujours son épanouissement externe, comme le ressort trop comprimé qui se détend ou qui casse ; comme la catapulte qui, trop tendue, rompt ses liens d'attache.

L'instinctive et impérieuse révolte de l'opprimé détermine une perturbation constante dans la société, s'oppose au maintien du *statu quo*, tend à la suppression de tout esclavage et de toute contrainte individuelle ou sociale. Elle parcourt d'ailleurs le processus de tout instinct. Impulsive et incohérente dans sa phase rudimentaire, sans but, sans direction et sans frein, elle se prête par la suite à des modalités raisonnées, s'adapte à un but idéal

et précis. Et, de même, la guerre des pauvres contre les riches, primitivement chaotique et aveugle, coordonne à la longue ses élans, régularise son cours, trouve son orientation et son but, se soumet à des considérations d'idée et de tactique. Dans sa phase moderne elle a atteint une complexité énorme, elle a donné lieu à de multiples courants qui bien souvent s'égarent ainsi que nous le montrerons ultérieurement, mais, soit qu'elle ait conservé son caractère spontané d'origine (insurrections populaires, jacqueries paysannes, etc.), soit qu'elle ait servi d'assise à la fortune des partis politiques, soit qu'elle ait atteint dans le syndicalisme libertaire sa forme la plus concrète et la plus élevée, la révolte prolétarienne reste la grande force qui nécessairement et inéluctablement brisera le cadre propriétaire de la société pour instaurer le communisme libre.

RHILLON.

On peut comparer la coercition gouvernementale à un fil noir sur lequel sont librement enfilées des perles. Les perles ce sont les hommes, le fils noir c'est l'État. Tant qu'elles resteront sur le fil, elle ne pourront s'entremêler. On peut les pousser à une extrémité ; le fil ne sera plus visible à cette extrémité, mais le sera à l'autre : despotisme. On peut diviser les perles régulièrement en laissant entre elles des intervalles : monarchie constitutionnelle. On peut les séparer individuellement : république. Mais tant qu'on ne les aura pas retirées du fil, tant que celui-ci ne sera pas cassé, il sera impossible de le dissimuler.

Tant qu'existera l'État et la violence qui le maintient sous n'importe quelle forme, il ne peut y avoir de liberté, de vraie liberté, telle que les hommes la comprennent et l'ont toujours comprise.

LÉON TOLSTOÏ

UNE OPINION SUR LES ANARCHISTES



Beaucoup de gens s'imaginent qu'un anarchiste est une espèce de fou furieux qui passe sa vie à fabriquer des bombes à l'usage des autorités constituées et même à l'usage des particuliers qui lui déplaisent ; quant à l'anarchie c'est tout bonnement, aux yeux de ces gens bien informés, une doctrine abominable qui prêche le vol, le viol et l'assassinat. Ceux qui jugent ainsi l'anarchie et les anarchistes me font l'effet des païens d'autrefois qui croyaient que les premiers chrétiens étaient des gens qui se réunissaient pour se livrer à des orgies et pour manger des petits enfants.

Les anarchistes sont tout simplement des socialistes révoltés contre la sottise et l'iniquité de l'organisation actuelle et qui croient, comme les socialistes, que le vrai remède à la douleur ou à la gêne presque universelle, c'est une organisation nouvelle du travail qui mettrait le capital-terre, le capital-machine, et en un mot tous les instruments de travail aux mains des producteurs associés ; mais à la différence des socialistes proprement dit, ils comptent pour opérer cette révolution sociale, fort peu sur l'embrigadement des masses ouvrières et beaucoup sur l'énergie individuelle d'hommes d'élite, assez audacieux pour dénoncer carrément, sans ménager la chèvre et le chou, les misères et les ignominies de la société actuelle et surtout pour agir, dès maintenant, conformément à leur idéal socialiste : par la contagion de l'exemple, par des actes retentissants de révolte individuelle, ils espèrent attirer l'attention des masses sur les hontes du régime actuel, leur donner de mâles leçons d'énergies, éveiller chez elle, l'esprit de révolte et de solidarité et un beau jour les

entraîner à jeter bas d'un formidable coup d'épaule, l'organisation sociale actuelle.

Une telle doctrine incontestablement ne fait pas des résignés et il est arrivé, dans ces dernières années, que plusieurs anarchistes qui avaient particulièrement souffert dans leur chair ou dans leur cerveau des vices de notre société, qui avaient trouvé cette société particulièrement marâtre sont sortis de la vie en claquant les portes et en brisant les vitres. Mais les procédés terroristes ne sont pas spéciaux aux anarchistes: tous les partis, les catholiques, les royalistes, les républicains ont eu des exaltés qui ont eu recours à l'occasion.

Ce qui est propre à l'anarchie, c'est la confiance qu'ont ses adeptes dans l'action individuelle, c'est leur passion à conformer leurs actes à leur idéal: « N'attendez pas votre salut, disent les théoriciens de l'anarchie, ni d'un tribun éloquent ni d'un politique habile, ni d'un parlement; le salut est en vous ». Dans ce journal-ci, qui n'est pas anarchiste, je ne crains pas de dire que les plus belles intelligences, les plus hautes consciences, les plus belles activités du monde socialiste, c'est dans les groupements anarchistes que je les ai trouvées.

GUSTAVE HERVÉ.

(Le Travailleur Socialiste de l'Yonne, 1901).

Souvenez-vous que la véritable lutte de la vie n'est pas de conquérir ce que le monde appelle le Succès, mais de demeurer en possession de ce Moi essentiel, inviolé, qui vous a été donné pour différencier votre identité de celle de tous les autres êtres. Contre cette possession précieuse, cet unique Vous-même, souffleront tous les vents, se déchaîneront tous les orages, s'uniront toutes les puissances malfaisantes. Selon que vous en demeurez le possesseur, ou que vous permettrez qu'on le souille ou qu'on vous l'arrache, vous serez vainqueur ou vaincu.

MICHAEL MONAHAN.

FRAGMENT

L'ART ET LA RÉVOLTE

Donc, en toute circonstance l'Art, ou ce qu'on dit tel (car, dans le détraquement général qui caractérise ce siècle, les mots même perdent leur signification) l'Art se fait le serviteur, le complice de la société bourgeoise. Et combien plus dangereux que l'exploitation capitaliste elle-même ! Le mercanti pressure le producteur mais en le pressurant il l'excite à la révolte. Le jour ou les coups qu'il porte dépassent la force de résignation de ses victimes, celles-ci se redressent, lèvent le poing, rendent coup pour coup, parfois tuent. Mais quelle défense opposeraient-elles aux séductions que répand l'Art moderne ? Qui, des vaincus de la vie, de ces hommes qui, après avoir péniblement disputé le jour leur existence, n'ont le soir plus de force que pour la servitude, lequel ne se laisserait pas diminuer encore par les turpides jouissances des lectures et des spectacles offerts à l'avidité curieuse humaine ? La dureté des riches réveille l'énergie et détermine les révoltes ; les jouissances malsaines étouffent l'une, comprime les autres. Déprimée le jour par son labeur, abrutit le soir par les alcools impurs, les spectacles graveleux, la foule n'a ni le temps, ni la liberté d'esprit nécessaire pour réfléchir sur son sort et de là vient l'indifférence, la lâcheté avec laquelle ce peuple qui fit 48 et 71 subit aujourd'hui les pires outrages. Le soufflet reçu, il le lave par l'absinthe ; l'incertitude du lendemain, il l'oublie au café-concert ; la virilité des insurrections, il la porte au lupanar.

Quand on songe que les exploités sont une poignée, les exploités un bataillon; que dans chacune de nos grandes cités quelques milliers de soldats plus ou moins dévoués à l'Ordre Social, contiennent par leur seule présence jusqu'à dix fois leur nombre d'hommes solides et robustes; que, pour supprimer l'inégalité des armes, la science offre ses services à la révolte et que, pourtant, les neuf millions d'exploités attendent avec un calme et une humilité toujours croissants le bon plaisir de leurs exploités, l'esprit s'étonne et la raison s'indigne.

Cette multitude, il suffit que quelques hommes lui disent : pense ceci pour qu'elle le pense; fais cela, pour qu'elle le fasse; entretiens-nous, pour qu'elle leur dévoue ses bras; viens, pour qu'elle accoure; va-t-en, pour qu'elle s'en aille; et telle est la facilité de son obéissance que les riches ne prennent même plus pour lui dicter leurs ordres les précautions qu'on prend avec le chien soumis mais hargneux : la bourgeoisie ne dompte plus le peuple, elle le siffle...

Et pourtant qu'il serait facile d'établir la société harmonique vers laquelle, nous tous qui souffrons dans nos besoins, dans nos aspirations, nous tendons les bras! Que ne pourrait pour s'assurer le bien-être et malgré la formidable puissance capitaliste, la multitude des mercenaires! On nous appelle *utopistes*! On nous reproche tantôt de vouloir ramener l'homme aux époques primitives et barbares et tantôt de rêver un état social si parfait qu'il peut être considéré comme une chimère. La société que nous rêvons est aussi loin des sociétés naissantes où la force est le souverain arbitre de toutes choses que de l'idéale cité imaginée par nos précurseurs. Que demandons-nous? Le perfectionnement de la société actuelle, l'utilisation des merveilleuses ressources qu'elle offre à l'activité humaine, le bénéfice égal pour tous du secours qu'elle fournit au labeur physique, l'emploi raisonné et équitable de ses intelligences, de ses forces, de ses découvertes, et en même

temps la suppression des moyens par quoi elle autorise l'appropriation individuelle des ressources communes c'est-à-dire l'*Argent* et l'*Autorité*.

Disons-nous que, cette transformation accomplie, l'homme aura dépouillé ses passions, étouffé son égoïsme, anéanti ses instincts de violence; qu'il aura trouvé le bonheur? Jamais nous n'avons articulé pareille sottise. Sans doute nous croyons qu'à sa naissance l'homme est une table rase sur laquelle on peut graver les bonnes aussi bien que les mauvaises actions, les vertus comme les vices, que, par suite, l'ambiant familial et social décidant de la conduite de son existence, le placer dans un milieu sain après l'avoir pourvu d'une éducation forte, ce sera l'obliger pour ainsi dire mécaniquement, à vivre honnêtement et dignement. Nous ne sommes néanmoins pas assez fous pour croire que sa transformation morale puisse marcher du même pas que la transformation sociale. Au début de la société dont nous poursuivons l'établissement, il y aura comme devant des violents, des égoïstes. Ce que nous prétendons c'est que la suppression de l'Argent et de l'Autorité (celui-là instrument, celle-ci consécration de l'égoïsme, de la fraude et du dol) empêchera ces passions de se traduire par des actes.

Le mal continuera d'être; les manifestations du mal auront diminué. Ne sera-ce pas un résultat suffisant pour notre ambition? — Quant au bonheur nous n'en possédons pas et personne, sans doute, n'en possèdera jamais la formule. Vraisemblablement il y aura toujours les misères morales, intellectuelles et physiques connues jusqu'ici : douleurs, désirs déçus, illusions trompées. Nous disposons, ou pour mieux dire, la société nous permet de disposer du bien-être. Ce bien être, nous nous efforçons de le donner à tout ce qui vit et qui pense. Cela fait, nous aurons accompli notre devoir!

Et ma foi! Si pessimistes que pût nous rendre le spectacle des quotidiennes infamies sociales, ne devons-nous pas éprouver quelque réconfort à mesurer le progrès réalisé par les idées de révolte?

Que de morales disparues ! De préjugés entamés ! De cet ordre social exécré tout fout le camp ! Ce n'est pas un de ces naufrages soudains, une de ces agonies sociales où le sublime le dispute à l'horreur, et que les mémoires conservent parce qu'ils ont bouleversé l'univers et montré à l'homme le peu qu'il est dans l'évolution des mondes. Ce n'est ni la ruine de Lacédémone, ni l'ensevelissement de Pompéï, ni la rupture soudaine des empires d'Alexandre et de Napoléon ; c'est la décrépitude de Byzance, la décomposition de Rome, moins encore : une coulée de boue qui emporte pêle-mêle préjugés, croyances et morales.

Il y a au pays du soleil des fruits malsains qui, mûris vite, se gâtent plus vite encore ; des végétations sans pareilles dont la vie n'est qu'une hâte vers la mort et qui brillent d'un éclat d'autant plus vif qu'il sera plus éphémère. Ces végétations, ces fruits, c'est notre bourgeoisie. A peine née elle fut riche et puissante. A l'âge où races et castes s'arment encore d'habitude contre les retours de la fortune et l'instabilité des pouvoirs, elle était déjà en pleine possession de sa force. Cinquante années elle a joui, et la voici mourante. Quelle plus terrible leçon !....

....Et le peuple a souffert en cent ans plus qu'il n'avait souffert en dix siècles ; il mange du pain de pierre devant des tables chargées de mets délicieux ; il gèle l'hiver, brûle l'été dans des taudis voisins de palais frais l'été, brûlants l'hiver ; il dévoue sa vie, comme devant au service de maîtres cruels et méprisables. Comment s'étonner que sa désillusion ait été soudaine, et que, toute foi étant aujourd'hui morte en son cœur, prochaine doive être sa révolte ? Nous savons des gens qui se demandent chaque matin, au réveil, à quelle heure de ce jour, soufflera le vent des colères ?

L'homme ne meurt pas, a dit un physiologue, il se tue. La caste bourgeoise pareillement. Les régimes précédents avaient su ménager leur pouvoir ; ils ne s'abandonnèrent aux passions qu'à l'âge viril,

ils connurent l'art de déguiser l'oppression, et par là s'explique leur durée dont s'étonne l'histoire. La bourgeoisie, au contraire, pressée de jouir, n'a pas attendu pour exercer son règne que des siècles l'eussent fortifié.

A peine maîtresse de l'Autorité elle s'est ruée dans la tyrannie et enivrée de despotisme. Elle a fait le mal à l'âge où ses prédécesseurs flattaient encore les peuples pour les mieux enchaîner. Elle n'a point, pour tout dire d'un mot, accoutumé les hommes à sa domination, C'est pourquoi son existence sera si éphémère. Née d'hier elle aura disparu demain, chargée d'opprobre et sa mort clora l'ère des esclavages.

En cette œuvre, quel rôle doit jouer l'Art révolutionnaire ? Un rôle à notre sens prépondérant. De même que l'Art bourgeois fait plus pour le maintien du régime capitaliste que toutes les autres forces sociales réunies, gouvernement, armée, police, magistrature ; de même l'Art social et révolutionnaire fera plus pour l'avènement du communisme libre que tous les actes de révoltes inspirés à l'homme par l'excès de sa souffrance. Que le travailleur pressuré, l'homme d'étude arraché par le souci du pain quotidien à ses nobles recherches, le savant, l'artiste vaincus dans le douloureux combat pour l'existence viennent à s'insurger contre le Capital, à lui clamer au visage leur haine si longtemps comprimée, cela est bon parce que la foule des misérables, trop docile, hélas ! au joug social, y retrouve la conscience de sa virilité et l'appétit de l'idéale indépendance. Mais ce qui, mieux que les instinctives explosions de la fureur, peut conduire à la Révolution sociale, c'est le façonnement des cerveaux au mépris des préjugés et des lois ; et ce façonnement l'Art seul l'opérera.

Ecrivain exprimez donc à toute heure votre colère contre les iniquités ; insultez au Pouvoir qui, sans l'ombre même du prétexte qui pourrait colorer ses crimes, au nom de la Force étouffe les opinions, outrage les plus respectables, les plus intimes sentiments et

viole jusqu'au libre accès des places publiques ; flagelles ces magistrats qui n'ont pour les grands et les riches qu'indulgence et considération, pour les obscurs que rudesse, grossièretés et rigueurs ; marquez au fer rouge ces galonnés féroces qui se font de la vie et de l'honneur un jeu et qui, lorsqu'ils n'assassinent point les malheureux soumis à leurs ordres leur infligent les plus outrageantes familiarités !

Peintres ranimez de votre talent et de votre cœur le souvenir des grandes révoltes ; montrez les éternels esclaves toujours frémissants de honte et de colère, et de leurs chaînes qu'ils essaient vainement de briser, imprimant au monde de redoutables secousses !

Poètes et musiciens lancez les strophes vibrants qui éveilleront dans l'âme des humbles l'impatience de leur servage, et aux heures trop fréquentes du découragement, renouvelleront l'ardeur des forts !

Savants mettez votre génie au service des faibles !

C'est là, songez-y tous, l'œuvre véritablement pressante. La parole enflammée du rhéteur, la violente apostrophe du satirique, le chant de guerre du musicien, ce doivent être nos armes ; et sans oublier, sans méconnaître, ce que nous ont donné le fer et le feu, nous attendons d'elles plus que des balles forgées par nos valeureux martyrs....

FERNAND PELLOUTIER (1896)

N'importe ce qui arrive, n'importe ce qui vienne, restons fidèles à ce rêve — ce rêve mal vu, repoussé, caressé, trahi, maudit, méprisé, vaincu, honni, mais toujours glorieux et éternel — de faire de ce monde de douleurs un lieu meilleur, un lieu plus doux pour les enfants des hommes.

THE PYPYRUS.



AU GRÉ DU VENT

L'AÉROPLANE



NUAGES dévorateurs, lourdeurs noires à l'assaut de l'espace fugitivement ensoleillé, hurlement fou du vent en rut dans l'inconnu, le ciel infléchissait les toiles frêles et claires tendues sur des bâtons aux bercements placides et monotones. Dans l'herbe, doux lit de tiges murmurantes et plaintives, l'appareil ronflait. Un sourd ahan révélait seul la vie de la machine. La presse, curieusement, narquoise, — gilets empesés, toilettes impeccables, — caressait du regard l'oiseau tranquille.

Admiration appréhensive, la cohue entourait le mystère.

Tout à coup, un remous : bête aux pas tenaces, — et serrant la robe sur ces gestes nets —, yeux doublés, l'aviateur allait droit à la masse inerte. Un mouvement de ses bras souleva la vie des toiles paresseuses. Elles s'enflèrent de volonté humaine ; un frémissement fit tressauter et geindre et menacer les joncs. Et la foule, tantôt passive, reculait. Seuls alors, l'homme et la machine remplirent la plaine de leurs apprêts. On les vit concerter leurs efforts. Magnétisme inconnu, le vouloir humain accaparait le cœur, les nerfs, les énergies de l'oiseau que l'aviateur, brusquement, enfourcha...

Et taïaut ! tafaut ! En un rugissement, la colère maîtrisée des ailes les lança tous deux vers l'infini : la matière et l'esprit.

Et taïaut taïaut ! Bondis et vole et cabre-toi, aéroplane ! car voici la force suprême, la pensée vivante : elle règle ton essor.

Et taïaut ! taïaut ! à travers l'espace. Emporte en ta rage effrénée ton vainqueur. Les cieux, les nuages, les colères du vent, il les domine autant que toi.

Et tourne, et monte, et redescends !... Point selon ta volonté, mais selon la sienne, toute puissante.

Et gueule et frappe les airs ! Qu'importe ! Notre force, comme un cavalier sûr, te monte.

Vois cette foule. Venge-toi !... Du sang, des cervelles giclant, des cris de tortures... Taïaut ! L'affreux carnage !... Eh quoi ? Vraiment ?... Ce tout dont une parcelle t'anime et te restreint ? Mes frères ?...

Et taïaut ! Vengeance ! Les nuages hurlent. Fonce dans leur folie. Emporte-moi. Qu'importe encore ! Plus haut !... O frénésie des hauteurs ! O solitude ! O soleil ! éclat du monde, que ta lumière ruiselle en nous et nous enivre !

Plus haut ! jusqu'à l'absurde, jusqu'au confin des vies. Et que s'accélère ta course ! Mon vouloir t'éperonne !...

Et maintenant, descends !

— Là ?

— Eh ! non ! A la même place, parmi les fleurs, dans le hangar... Silence !... Bête sottie, sans mon génie, loin est ta vie. Sans mes désirs, que pourrais-tu ? Je suis ton Dieu. Tu vis par moi, et contre moi, tu te révoltes... Silence ! Je ne veux plus monter. Je t'abandonne, fougueux oiseau : voici ta mort !...

Et la foule étonnée se rapprocha. Et les ailes s'étendirent lugubrement, l'aviateur parti. Le ciel pesa à nouveau sur les toiles frêles et claires tendues sur les bâtons aux bercements placides et monotones !...

PAUL RUSCART.



LE FUTURISME

Le vieux monde qu'on disait pourri et chancelant, paraissant attendre les bombes purificatrices des anarchistes, semble désormais secouer sa torpeur sous la poussée d'énergies nouvelles.

De la vieille terre latine considérée uniquement pour ses monuments, vestiges d'un glorieux passé, nous livre de jeunes cerveaux éblouis par la vie multitudinaire moderne, défiant la Vitesse et la Force et, comme un défi à l'humanitarisme croupissant et passif, l'apologie de la révolte, l'épanouissement du splendide animal humain avec ses instincts à jamais libérés.

Saluons donc ces *Nouveaux annonciateurs de la Tempête* qui osent jeter à la face du monde aveuli ces phrases incendiaires :

« — Nous voulons glorifier la guerre seule hygiène du monde — le militarisme, le patriotisme, le geste destructeur des anarchistes, les belles Idées qui tuent et le mépris de la femme.

Puis : — » Nous chanterons les grandes foules agitées par le travail, le plaisir ou la révolte ; les ressacs multicolores et polyphoniques des révolutions dans les capitales modernes ; la vibration nocturne des arsenaux et des chantiers sous leurs violentes lunes électriques ; les gares gloutonnes avaleuses de serpents qui fument ; les usines suspendues aux nuages par les ficelles de leurs fumées ; les ponts aux bonds de gymnastes lancés sur la coutellerie diabolique des fleuves ensoleillés ; les paquebots aventureux flairant l'horizon ; les locomotives au grand poitrail, qui piaffent sur les rails, tels d'énormes chevaux d'aciers bridés de longs tuyaux, et le vol glissant des aéroplanes dont l'hélice a des claquements de drapeau et des applaudissements de foule enthousiaste — ».

De telles promesses ne peuvent laisser indifférente la jeunesse d'aujourd'hui; les futuristes renient tout passé et tentent une rénovation esthétique absolue, totale; le geste est utile et fécond comme tout ce qui est vibrant et passionné. Considérons donc cet apport nouveau et dégageons de l'emphase et du bluff les vérités qu'ils nous révèlent.

Le machinisme considéré jusqu'ici comme vil et méprisable devient chez les Futuristes ou plutôt chez Marinetti d'abord l'élément primordial de beauté, (ceci déjà entrevu avec Walt Whitman et Verhaeren) son lyrisme exalte l'aéroplane, l'automobile de course, engins producteurs d'émotions sensorielles autrement vives sans doute que la contemplation d'une vénus amputée ou d'une toile patinée par les siècles et que tous les autres critères de beauté pure, parfaite (que nous admirons par dilettantisme).

Si un poète de génie, dans sa trépidante fièvre lyrique, nous émeut par l'expression des sensations de vertige ou de vitesse combien devient ardue et pénible pour le spectateur la réalisation plastique des mêmes visions; c'est l'impression que j'éprouvai quand Marinetti lut son poème : *A une Machine de Course*, tandis que j'étudiais les toiles de ses élèves : Boccioni, Russolo, Carra, Severini.

Ces peintres croient, avec une sincérité incontestable, qu'ils doivent, pour intensifier l'image, placer le spectateur au milieu de la toile. C'est une erreur dont ils reviendront vite et qui me semble aussi naïve que de vouloir placer l'auditeur d'une symphonie au milieu de l'orchestre.

Erreur encore la représentation de visions simultanées sinon la peinture ne serait sensible que pour l'auteur et encore.... A part ces restrictions il est juste de dire qu'ils ont compris la possibilité d'une concentration de tous les efforts contemporains surtout ceux des véritables novateurs dont ils subissent le plus l'influence :

Renoir, Seurat, Rodin, Le Fauconnier. En effet Rodin (1) avec ses théories sur l'expression des multiples mouvements dans une seule figure inspira le manifeste des peintres futuristes, lesquels doivent aux synthétistes et aux cubistes les bases solides de leur peinture; à Seurat la technique picturale, à Renoir et aux Néo-Impressionnistes la couleur.

Loin de moi l'idée de leur reprocher les inmanquables fréquentations des sommets *Renoir, Seurat ou Rodin* mais ils n'ont pas le droit de *les fusiller et de fouiller leurs poches* comme dirait le grand aîné Degas.

J'ai cherché vainement je l'avoue dans l'ensemble des toiles exposées à la galerie Giroux une figure ayant du mouvement. A part les baigneuses de Carra, chef-d'œuvre digne de Renoir, il n'y a là que chaos et inharmonie. De Boccioni, le *Pan Pan à Monico* est plat, les volumes nullement placés dans l'atmosphère; je préfère ses toiles *La Rue entre dans la Maison* et *La Ville Monte*. Carra a certainement l'étoffe d'un grand peintre: les *Funérailles de l'Anarchiste Galli*, — *Cahots de Fiacre*, — *Sortie de Théâtre*, — *Les Baigneuses*, — sont les œuvres les plus personnelles du groupe: on y subodore le génie.

Russolo avec *Le Train en pleine vitesse*, et Severini adaptent au mouvement le métier de Seurat.

Malheureusement leur révolution esthétique s'arrête au tableau et est limité par le cadre. Nulle préoccupation antérieure d'emplacement; l'œuvre est toujours abandonnée pour une destination aléatoire. Leur vision se libérera certainement mais pour l'instant on ne peut considérer ces essais comme des réalisations viables.

Voici donc les peintres futuristes. Aujourd'hui ils font figure de barbares; demain ils seront consacrés et classiques. Gardons d'eux la direction de pensée et leur haine passéiste. Et puisque chaque pas

(1) Voir l'ART d'Auguste Rodin.

fait en avant est l'expression d'une révolte, puisque chaque conquête est faite au prix d'efforts infinis, leur manifestation nous aidera à réagir, contre le sentimentalisme de révolté et le dilettantisme esthétique de l'époque.

A. GERBAUD.

Dans le prochain numéro, à la conception Futuriste, j'opposerai au point de vue esthétique la conception d'Art, d'un homme d'aujourd'hui.

Le Droit de Juger

Errico MALATESTA. — Une des plus nobles figures de l'anarchie, a été récemment condamné au hard labour pour avoir émis des suspicions, qui n'étaient, hélas ! que trop fondées contre un certain Bellini, authentique mouchar !

Nous donnons ci-dessous la traduction d'un article de Malatesta tiré de l'Università Popolare.

C'est selon nous, la meilleure façon de répondre au jugement inique des gouvernements.

On pourrait écrire des volumes — sans épuiser le sujet — sur les erreurs de pensée et d'action qui découlent des imperfections du langage : synonymes, termes équivoques etc.

Un exemple en est fourni par la confusion qui existe relativement à la question du droit de juger, justement à cause de la double signification de cette expression.

La minorité de forts ou d'heureux qui dans le cours de l'histoire a opprimé et spolié la masse travailleuse est parvenue à constituer

une quantité de croyances et d'institutions destinées toutes à assurer, justifier et perpétuer sa domination. Au moyen de l'armée et des autres moyens de coercition physique, première arme et dernier recours de l'oppression, elle a créée une *morale* adaptée à ses intérêts et elle a qualifié délit tout ce qui offense ces mêmes intérêts, elle a formulé un corps de lois qui imposent aux opprimés — avec les sanctions pénales convenables — le respect de ces principes, lesquels se réclament de morale et de justice alors qu'ils ne représentent autre chose que l'intérêt des oppresseurs. Comme gardiens et comme vengeurs de ces lois, elle a placé des juges, chargés de certifier les transgressions et de punir les transgresseurs.

Ces juges, que les privilégiés se sont toujours efforcés de mettre à une haute place dans l'esprit du public, justement parce qu'ils sont les soutiens du privilège, ont été et sont l'un des fléaux les plus néfastes du genre humain.

C'est par leur œuvre que tout acte de révolte et que toute pensée rebelle ont été poursuivis et réprimés ; à toutes les époques ils ont martyrisé les penseurs qui se sont efforcés de découvrir un peu de lumière, un peu de vérité ; ils ont envoyé au gibet et à l'échafaud tous ceux qui se levaient contre l'oppression et essayaient de conquérir pour le peuple un peu plus de justice ; ils ont rempli les prisons d'une quantité de malheureux lesquels — quand bien même ils ont fait du mal — ont été incités, souvent contraints à le faire par ce même ordre social pour la défense duquel ils sont châtiés.

Se regardant comme les prêtres de la justice, ils réussissent à faire supporter et accepter un état de choses que la pure violence soldatesque serait impuissante à maintenir. Sous le manteau d'une prétendue indépendance des autres organes du gouvernement et d'une incorruptibilité plus mensongère encore, ils se font les instruments le plus dociles et le mieux disposés des haines, des vengeances, des frayeurs de tous les tyrans, gros et petits. Le fait de se

trouver au dessus des autres, de pouvoir disposer de la vie de la liberté, des biens de tous ceux qui leur tombent sous la main et d'exercer le métier de condamner les humains, ce fait produit en ces êtres une dégénération morale qui les mue en des sortes de monstres, sourds à tous sentiments d'humanité, sensibles uniquement à l'horrible volupté de faire souffrir.

Il en découle naturellement que ces juges et ces institutions de la *justice* ont été et sont toujours l'objet des attaques de tous les hommes qui aiment la liberté et soupirent après la justice véritable.

Qu'on ajoute à ce qui vient d'être dit la compréhension plus exacte qu'on possède aujourd'hui de l'influence de l'hérédité et de l'ambiance sociale qui réduit au minimum, — si elle ne le détruit pas entièrement, — la responsabilité morale individuelle ; qu'on y ajoute la connaissance plus approfondie de la psychologie, laquelle à force de débrouiller le problème des facteurs qui font mouvoir l'âme humaine n'a réussi jusqu'ici qu'à en faire ressortir l'immense et difficile complication ; et l'on comprendra pourquoi on a dit que *l'homme n'a pas le droit de juger personne*.

Et nous anarchistes, qui voulons éliminer la violence et la contrainte des rapports entre les hommes, nous avons raison de protester plus fortement que les autres contre ce droit de *juger*, quand par juger on entend *condamner et punir* ceux qui ne veulent pas se soumettre aux lois faites par les dominateurs.

(A suivre.)

Errico MALATESTA.

—————
 Pour connaître véritablement la liberté il faut développer l'homme jusqu'à faire que nulle autorité n'ait possibilité d'être.

ALBERT LIBERTAD.

A propos de Jean-Jacques Rousseau

La bourgeoisie a célébré, par l'inauguration d'un monument au Panthéon, le bi-centenaire de la naissance de Jean-Jacques Rousseau.

A cette occasion il s'est produit une efflorescence inattendue de discussions oiseuses. Dans les salons, cercles, cénacles, chapelles, boutiques, revues, journaux, au Parlement même, Jean-Jacques a été à l'ordre du jour : exalté en certains endroits, honni et bafoyé en d'autres.

Pourquoi tout ce tapage à propos d'un homme dont la dépouille, depuis longtemps, est retournée au monde des atomes et dont l'œuvre ne présente plus d'intérêt que pour les esthètes, les vieilles madames hystériques et les jeunes snobs épris de la phrase romantique ? Qu'on interroge la mentalité bourgeoise...

Ils seraient sans doute fort en peine, les panégyristes aussi bien que les détracteurs de nous donner une idée claire de ce que fut Jean-Jacques, de ce que valent ses théories !

Les appréciations des fervents du *Culte de l'Incompétence* sont la fantaisie d'une heure. Aussitôt nées, on les réforme. Tel jugement du matin sera contredit le soir même. Témoin l'acamédicien Barrès. Au temps où, selon l'exquise expression d'un journaliste il « cultivait son *moi* dans le jardin de Bérénice », il ne jurait que par Jean-Jacques. Aujourd'hui il estime que Rousseau n'est plus bon qu'à être jeté aux chiens. Le *pôvre* ne s'aperçoit pas même qu'en reniant l'ancêtre, il se renie lui-même...

D'après Barrès, Jean-Jacques serait le père de l'anarchie. Il faut être académicien et député pour perdre à ce point le sentiment

des choses. Les sophismes de Rousseau sur l'homme et la société, sur le contrat social, sur la souveraineté du peuple, etc.,... — sophismes qui ont inspiré la bourgeoisie révolutionnaire et servi de fondement à une démocratie mensongère — n'ont pas eu de plus ardents démolisseurs que les anarchistes. Bakounine, après Proudhon, considérait Rousseau comme « l'écrivain le plus malfaisant du siècle passé ». Aujourd'hui l'anarchie a définitivement anéanti l'idéologie de Jean-Jacques ; les luttes d'avant-garde, au caractère concret, sont complètement expurgées des nébulosités métaphysiques qui, pendant tout le cours du XIX^e siècle, les condamnèrent à la stérilité...

L'œuvre de Jean-Jacques ne respire pas la belle santé morale que nous rencontrons chez tous les vrais précurseurs. Très belle, comme forme, très harmonieuse, très artiste, elle n'en est pas moins empreinte de morbidité, dans le fond. Le langage de Rousseau n'est pas celui d'un plébéien bien portant. Diderot, le fils du coutelier de Langres, est infiniment plus près de nous, par sa pénétration intuitive, par sa vigueur intellectuelle et physique, par son tempérament tourmenté. Ces mêmes caractéristiques, nous les constatons chez le fils du tonnelier de Bezançon, chez notre grand Proudhon, — vrai *père de l'anarchie*.

Ceux-là, nous nous garderons bien de les renier. Nous les revendiquerons hautement comme nos précurseurs géniaux, quoiqu'ils aient été statufiés par des dirigeants impudiques.

Mais Rousseau, que la bourgeoisie le garde !

RH.

Tout ce qui concerne « EN MARGE » devra être adressé à l'éditeur-gérant, Léon De Roos, rue Clémentine, 29, Laeken-Bruxelles.

DES CONDITIONS SPÉCIALES DE VENTE SONT FAITES AUX GROUPES ET AUX INDIVIDUALITÉS AMIES DÉSIREUSES DE PROPAGER « EN MARGE ».